

Est-il flatteur d'être Isengrin ? Philippe de Novare et la réception du *Roman de Renart*

Michel ZINK

Notre ami M. Harano a contribué avec tant de science et de talent à faire connaître le *Roman de Renart* au Japon et en France, que je ne peux mieux faire, pour lui témoigner mon estime et mon amitié, que de m'intéresser à la réception de cette œuvre à l'époque même où elle a vu le jour. Faute de compétence, je n'en aborderai qu'un exemple trop connu. Faute d'application, je ne ferai qu'esquisser les perspectives d'une recherche possible.

On sait que, vers 1252, Philippe de Novare, alors âgé sans doute de près de soixante ans, réunit ses ouvrages antérieurs en un recueil composé d'une sorte d'autobiographie, de chansons, de poèmes de circonstance, de poèmes religieux. C'est ce qu'il expliquera lui-même quelque quinze ans plus tard au début des *Quatre âges de l'homme*.¹⁾ Ce recueil est malheureusement perdu. Nous ne connaissons, grâce à leur insertion dans la compilation historique connue sous le nom de *Geste des Chiprois*, qu'un court fragment de l'autobiographie et le récit du conflit armé qui opposa, autour du royaume de Chypre et des établissements latins de Terre sainte, l'empereur Frédéric II et ses partisans à la famille d'Ibelin : Jean d'Ibelin, « le vieux seigneur de Beyrouth », son frère Philippe, *bail* de Chypre, qui devait mourir peu de temps après le début des événements, et les fils de Jean.²⁾ Philippe de Novare, ferme partisan et vassal des Ibelin en même temps qu'ami proche de Balian, fils aîné de Jean d'Ibelin, prit une part active à ce conflit, plusieurs fois au péril de sa vie.

Le futur auteur des *Assises de Jérusalem* n'était pas seulement considéré en son temps comme un juriste de premier ordre, « le meilleur pledeour deça mer » au témoignage de son contemporain Hugues de Brienne. Il jouissait aussi d'une grande réputation de « chanteur », pour la facilité et la verve avec lesquelles

¹⁾ Marcel de Fréville, *Les quatre âges de l'homme : traité moral de Philippe de Novare*, Paris, SATF, 1888, VII, 233, p. 122-123. Voir Michel Zink, *La subjectivité littéraire*, Paris, PUF, 1985, p. 207-218.

²⁾ Charles Kohler, *Philippe de Novare. Mémoires, 1218-1243*, Paris, Champion, 1913. Les citations qui suivent renvoient à cette édition.

il tournait chansons et poèmes. Il en était lui-même assez fier et a inséré avec complaisance dans sa relation des événements de Chypre les poèmes qu'ils lui ont inspirés. Or, l'essentiel de ces poèmes s'inspire du *Roman de Renart*.

Tout commence alors qu'il est retranché dans l'Hôpital de Nicosie, où il s'est réfugié pour échapper aux cinq *baus*, aux cinq régents de Chypre, âmes damnées de l'empereur. Il écrit à Balian d'Ibelin, qui est à Acre, pour demander du secours, et l'idée lui vient d'écrire sa lettre en vers :

Phelippe de Nevaire vost faire assaver cest fait tout premierement a monseignor Balian d'Ybelin, son conpere, et puys qu'il ot comencié a escrire les letres, li prist tanlant de faire les en rime. Et por ce que sire Heimery Barlais estoit plus malvais que tous les autres, il le vorra contrefaire a Renart, et por ce que, au romans de Renart, Grimbert, le taisson, est son cousin germain, il apela messire Amaury de Betsan Grinbert, et por ce que sire Hue de Giblet avoit la bouche torte, et il faisoit semblant que il feïst tous jors la moe, Phelippe l'apela singe.³⁾

Ce poème de quatre-vingt cinq alexandrins, en laisses rimées, obtient l'effet escompté :

Ceste rime fut receüe a Acre a mout grant joie, et tous crierent : « Or tost a la rescouse des dames et dou Lombart ! »⁴⁾

Encouragé par ce succès, Philippe récidive et, à quelque temps de là, envoie à nouveau une chanson à Acre, cette fois pour relater l'heureuse négociation par laquelle il a obtenu, pour Jean d'Ibelin, la reddition du château de Cérines (Kyrenia). La forme en est plus élaborée : sept strophes de huit décasyllabes *abbaccdd*. Toutefois, Renart a disparu. Il est absent aussi de la belle chanson d'aube militaire, si l'on peut dire, composée pendant le siège du château de Deudamor, après que Philippe de Novare et son ami Anceau de Bries, de guet ensemble une nuit, ont surpris des propos tenus par les assiégés.⁵⁾ Mais, peu

³⁾ II, LIV (142), p. 29.

⁴⁾ II, LVI (144), p. 32-33.

⁵⁾ II, LXIX, p. 40-42.

auparavant, il figure dans le poème, de facture analogue, qu'inspire à Philippe une blessure reçue au même siège, et dont ses ennemis avaient espéré qu'elle lui serait fatale (« Ceaus dou chasteau crierent : 'Mort est vostre chanteor, tué est !' ») :

C'est la rime que sire Phelippe de Nevaire fist, quant il fu nafré devant le chasteau de Deudamors, au siege :

Nafré sui je, mais encor ne puis taire
De dan Renart et de sa compaignie,
Qui pour luy est afamee et honie,
Dedens Maucreus, ou il maint et repaire...⁶⁾

Mais le poème le plus important est la *branche de Renart*, comme Philippe de Novare l'appelle lui-même, longue de deux cent seize vers, par laquelle il célèbre la reddition de Deudamor, et le traité de paix favorable aux Ibelin qui la suit – traité auquel, du reste, Philippe lui-même et son ami Anceau de Brie refusent de s'associer. Voilà en quels termes notre poète présente son œuvre :

Si tost come la pais fu faite, Phelippe en vost faire chanson a rime, mais le seignor de Baruth ne le vost souffrir ; a quelque peine soufri qu'en feïst une branche de Renart, en quei il nouma bestes plusors. Et afigura le seignor de Barut a Yzengrin, et ses enfans a ses louveaux, et sire Anceau de Bries a l'ours, et soy meïsmes a Chantecler le coc, et sire Toringuel a Tinbert le chat : toutes ces bestes sont de la partie d'Yzengrin au romans de Renart. Et sire Heimery afigura il a Renart, et sire Aumaury a Grinbert le taison, et sire Hue au singe ; et autre fois les avoit il ensi apelés, si com vous avés oï ; et celes bestes sont de la partie de Renart au roumans meïsmes. La branche dit ensy :

C'est la rime de Renart, come Yzengrin le desconfist.

Tant a esté Renart en guerre
Qu'arce et destruite en est la terre ;
Mout fu diverce l'aventure,
A toute fois et aspre et dure.

⁶⁾ II, LXVII (150), p. 39.

Mout fu Renart pres de sa fin,
Quant desconfit l'ot Yzengrin
Et assegé dedens Maucreus...⁷⁾

Dans tout cela, deux traits ne peuvent manquer de frapper. Le premier est l'excellente connaissance que Philippe de Novare a du *Roman de Renart* à une date précoce : sa mésaventure à Nicosie et le siège de Deudamor se situent entre juin 1229 et juin 1230. Il est vrai qu'il a eu tout loisir de récrire ses poèmes avant de les insérer dans ses *Mémoires* plus de vingt ans plus tard. Toujours est-il qu'il connaît le nom et le rôle d'un grand nombre de personnages du *Roman de Renart*. Il sait se souvenir, pour les adapter à son propos, d'épisodes précis et caractéristiques, par exemple quand il écrit une longue confession de Renart qui, à la fin de son poème, est suivie d'une communion sacrilège :

Le prestre ly douna celuy
Quy ne devoit entrer a luy ;
Et il le prent en sa male heure.
Jehsu s'en part, Renart demore,
Plein de barat et de mal art.⁸⁾

Il paraît même parfois remployer, dans des contextes tout différents, des vers particuliers de son modèle. Ainsi en va-t-il peut-être du vers 95, quand Renart envoie chercher le prêtre et paraît à l'article de la mort :

Mais tout ce est engin et art.

Comment ne pas penser au premier vers du *Jugement de Renart* :

Perroz, qui son engin et s'art
Mist en vers faire de Renart...

Aussi bien, c'est le *Jugement de Renart* que Philippe de Novare connaît le

⁷⁾ II, LXXII-LXXIII (153), p. 43-44.

⁸⁾ V. 207-211, II, LXXIII (153), p. 50.

mieux et auquel il fait le plus volontiers allusion. Et là est l'autre trait frappant, pour ne pas dire déconcertant. Dans aucune des branches du *Roman de Renart* Isengrin ne nous paraît un personnage bien reluisant, mais il fait une figure particulièrement lamentable dans le *Jugement de Renart*. Comment Philippe de Novare peut-il désigner sous le nom d'Isengrin son maître vénéré, le vieux seigneur de Beyrouth, et avec son assentiment ? Comment peut-il nous dire explicitement que les fils de Jean d'Ibelin, son ami Balian, son frère Baudouin, sont les louveteaux, tout en rappelant à plusieurs reprises que Renart les a compissés ? Dieu merci, il ne fait pas allusion à Hersent : c'est sa seule délicatesse.

Nous sommes bien obligés, en lisant son poème, de conclure qu'il ne faisait pas du *Roman de Renart* la même lecture que nous. Pour nous, Renart est une créature ignoble, mais les autres, ses adversaires et ses victimes, ne valent pas mieux que lui. Ses turpitudes, affichées et revendiquées, mettent en lumière les leurs, honteuses et secrètes. Ses tromperies sont moins hypocrites que leurs indignations. Au fond, s'il faut vraiment choisir un camp, nous nous rangeons dans le sien. Mais Philippe de Novare voit les choses différemment. Son premier poème peignait les cinq *baus* de Chypre sous les traits de Renart et de ses complices sans mentionner leurs adversaires. Quand il s'enhardit à écrire une véritable branche du *Roman de Renart*, il n'éprouve aucune gêne à identifier ses amis et lui-même (le « chanteur » qu'il est ne peut être que le coq Chanteclerc) aux victimes de Renart.

Il n'est pas le seul. De Rutebeuf à Jakemart Gielée, les poètes qui enrôlent le *Roman de Renart* au service de la satire ou de la polémique condamnent tous Renart sans appel.

Et pourquoi non ? Qu'a donc Renart d'admirable ? Nous nous extasions devant les ambiguïtés du *trickster*, héros à la fois négatif et positif, et nous jugeons ses victimes ridicules pour la seule raison qu'il les trompe et les gruge. Pourquoi le Moyen Âge, qui héritait ces récits traditionnels, n'auraient-ils pas attribué de telles ambiguïtés à la faiblesse d'esprits peu éclairés et n'aurait-il pas jugé qu'il appartenait à un art civilisé, responsable, conscient des vraies valeurs, de les faire disparaître ? Le bouillant et facétieux Philippe de Novare lui-même était un juriste et un moraliste. Comment Renart ne serait-il pas impardonnable à ses yeux de jouer son propre jeu aux dépens de tous, et, pire que tout, aux dépens de son roi. Qu'y a-t-il de honteux à être une victime, quand c'est pour la bonne

cause ? Après tout, n'y a-t-il pas du panache et de la noblesse à se vouloir au service d'Isengrin ?